

Du locuteur au sujet énonciateur-locuteur.

Catherine Filippi-Deswelle

▶ **To cite this version:**

Catherine Filippi-Deswelle. Du locuteur au sujet énonciateur-locuteur. : Théorisation des métatermes "locuteur/allocutaire" en "énonciateur/coénonciateur" : "de la mécanique interlocutoire" de Benveniste au couple énonciatif de Culioli. Sous la direction de Lionel Dufaye et Lucie Gournay. Benveniste après un demi-siècle, Regards sur l'énonciation aujourd'hui, OPHRYS, 2013, 978-2-7080-1358-2. hal-01779793

HAL Id: hal-01779793

https://normandie-univ.hal.science/hal-01779793

Submitted on 26 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DU LOCUTEUR AU SUJET ENONCIATEUR-LOCUTEUR
Théorisation des métatermes « locuteur/allocutaire » en « énonciateur/coénonciateur » : de la « mécanique interlocutoire » de Benveniste au couple énonciatif de Culioli

Catherine FILIPPI-DESWELLE, Université de Rouen, ERIAC EA 4307[1]

Le linguiste français Antoine Culioli est connu pour l'élaboration de la Théorie des Opérations Enonciatives (notée ci-après TOE), aussi appelée Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives (soit TOPE ; Culioli [1987a] 1990, 36 ; [1979] 1999a, 78). Nombre de ses articles et conférences depuis 1968 ont été publiés dans les trois volumes intitulés *Pour une linguistique de l'énonciation*, parus en 1990 pour le tome 1, et en 1999 pour les tomes 2 (1999a) et 3 (1999b), chez Ophrys – le tome 2 comprenant la plupart des travaux fondateurs de la TOE, les autres étant répartis dans les tomes 1 et 3 avec les plus récents. Je souhaiterais tout d'abord commenter le choix du terme « énonciation » tel qu'il a été retenu par l'éditeur et préciser les grandes lignes de ce cadre théorique par rapport aux problématiques du langage et de la communication, en mettant l'accent sur le concept d'ajustement. Ensuite, je m'attarderai sur le choix des métatermes d' « énonciateur » et de « co-énonciateur » chez Culioli en les comparant à ceux de « locuteur » et d' « interlocuteur / allocutaire / co-locuteur » employés par Benveniste dans ses articles, notamment dans « L'appareil formel de l'énonciation » en 1970, paru en 1974 chez Gallimard dans le tome 2 de *Problèmes de linguistique générale*. Je m'interrogerai alors sur le caractère opératoire des outils métalinguistiques de la TOE traitant de la subjectivité et de l'intersubjectivité. Enfin, je proposerai une mise en application de ces outils relativement à un genre de textes spécifique (ici écrit), celui des articles de recherche, dans un corpus linguistique d'écrits de Benveniste, à travers l'étude du *nous* d'auteur.

1. LE CHOIX DU TERME « ENONCIATION » CHEZ CULIOLI

Bien que Culioli ait l'ambition d'élaborer « *une théorie générale de l'énonciation* » ([1977] 1999b, 44), ce n'est pas tant, à mon sens, le terme d' « *énonciation* » qui caractérise sa théorie que celui d' « *énonciatif* » (2002, 39). En effet, Culioli s'empresse de préciser que dans ce cadre théorique, « *on ne sépare pas, dans les règles méta-linguistiques, les opérations prédicatives des opérations énonciatives* » ([1977] 1999b, 44). Ce double niveau d'opérations, qu'il convient encore de compléter[2], indique d'emblée que l'on se situe dans une conception dynamique de l'énonciation, qui se démarque selon Normand (2011, 90) du structuralisme en tant que ce courant linguistique demeure précisément dans « *l'ignorance du caractère dynamique de l'énonciation* ». Benveniste s'attache bien à mettre au jour la classe de signes « *qui tiennent au processus même de l'énonciation linguistique* », tels *je* et *tu*, mais il s'agit ici de la mise en œuvre des « *actes de parole* » individuels dans le cadre de la communication verbale ([1956] 1966, 252). Nous allons voir que Culioli ne souhaite pas ramener l'intersubjectivité à la seule mécanique interlocutoire ([1986] 1990, 130), alors que selon lui, Benveniste « *privilégie le locuteur et la production* » (Culioli [1984] 1999a, 122).

1.1. ACTIVITE DE LANGAGE ET LANGUES/TEXTES

[1] Je remercie vivement le relecteur pour ses remarques et suggestions.

[2] Il importe de préciser que le métaterme « énonciatif » recouvre, quant à lui, plusieurs domaines de la linguistique nécessairement intégrés les uns aux autres dans la mesure où Culioli le définit comme « *l'absence de barrières entre la sémantique, la syntaxe et la pragmatique* » (2002, 39), sans oublier la prosodie, ajoute-t-il ([1982] 1999a, 96) ; par ailleurs, il précise : « *Donc, si on veut dire que lorsque c'est du « prosodico-syntactico-sémantico-pragmatique », c'est de l'énonciatif, pourquoi pas ?* » (2002, 31).

Je propose de qualifier le linguiste énonciativiste qu'est Antoine Culioli de linguiste de « *l'activité de langage* » (Culioli [1987a] 1990, 14). Il s'agit pour lui d'inscrire la TOE « *au moment où la linguistique redécouvre le langage* », selon la formulation de Culioli en 1968 dans l'article intitulé « La formalisation en linguistique » ([1968] 1999a, 18), moment de rupture épistémologique réaffirmé en 1973 dans « Sur quelques contradictions en linguistique » ([1973] 1999a), où Culioli précise que

> *les quinze dernières années ont vu la redécouverte du langage en tant qu'activité signifiante ; en outre, l'on commence à se poser avec quelque lucidité le problème de la relation existant entre la faculté universelle de produire et interpréter des textes d'un côté, et de l'autre la diversité des langues naturelles.* (Culioli [1973] 1999a, 43)

Dans la suite de ses travaux, Culioli s'emploie inlassablement à rappeler que la spécificité de la TOE consiste à ne pas séparer l'étude du langage de celle des langues naturelles – selon la visée intégrative[3] qui caractérise la démarche de son fondateur selon de Vogüé (1992) parce que précisément « *l'activité de langage* » est reconstruite « *à partir des observations sur les langues* » (Culioli [1987a] 1990, 28), ce que l'on peut exemplifier en citant un extrait de « La linguistique : de l'empirique au formel » (1987a, repris dans *PLE*, 1990, 14) comme étant représentatif de sa conception de la linguistique articulant indissociablement langage et langues/textes :

> *Venons-en donc à l'objet de la linguistique et à une description schématique de ses méthodes. Je dirai que la linguistique a pour objet l'activité de langage appréhendée à travers la diversité des langues naturelles (et à travers la diversité des textes, oraux ou écrits). J'insiste bien sur les deux points : d'un côté, je dis que l'objet de la linguistique est l'activité de langage (elle-même définie comme opérations de représentation, de référenciation et de régulation) ; d'un autre côté, je dis que cette activité nous ne pouvons l'appréhender, afin d'en étudier le fonctionnement, qu'à travers des configurations spécifiques, des agencements dans une langue donnée. L'activité de langage renvoie à une activité de production et de reconnaissance de formes, or, ces formes ne peuvent pas être étudiées indépendamment des textes, et les textes ne peuvent être indépendants des langues.* (Culioli [1987a] 1990, 14)

Dès 1968, Culioli fait usage du métaterme « texte(s) » ([1968] 1999a, 19 « *la trace phonique, ou graphique, des textes* »), qu'il associe à celui d' « *énoncés* » dans ses travaux ultérieurs ([1973] 1999a, 47 « *énoncés (textes)* » ; [1980] 1999a, 153-154 « *l'énoncé* » ; « *le texte* » ; [1993] 1999a, 164 le « *texte énoncé* »). De Vogüé (1992, 88) en précise la signification métalinguistique : il est question non « *de textes écrits* » mais de « *désigner la matérialité formelle de l'énoncé, en tant qu'agencement de marqueurs, et en tant que constituant la donnée empirique première de toute analyse* ». Dans ses entretiens avec Claudine Normand, Culioli s'est d'ailleurs expliqué sur le choix de « *texte(s)* » plutôt que celui de « *discours* » qu'il prête au linguiste Gustave Guillaume qui ne souhaitait pas « *être dans* '*langue/parole'* » de Saussure, et qu'il rejette en raison de son caractère « *confus* » (Culioli et Normand 2005, 139-143). On sait que Benveniste en a fait quant à lui l'un des deux plans majeurs de l'énonciation (Benveniste [1959] 1966, 238). Or, dès 1980, Culioli fait la critique de cette « *distinction limitée* » entre « *discours* » et « *histoire* » ([1980] 1999a, 153 ; 156). Normand (2011, 89-90) évoque la formation de philologue de Culioli[4] pour expliquer cette relation

[3] Voir de Vogüé (1992, 104-105) sur le « *concept d'intégration* » chez Culioli.

[4] Voir Culioli et Normand (2005, 21). Valette (2006, 261) précise que Culioli est un « *philologue spécialisé dans les langues germaniques* ». Normand (2011, 89) ajoute « *et scandinaves* ».

indissociable entre langage et diversité des langues dans sa linguistique. En cela, avance-t-elle, Culioli est proche de Benveniste.
Ce point commun est relevé par Culioli lui-même dans son article de 1984 sur les travaux de Benveniste, et se situe au niveau de l'entreprise de théorisation et de généralisation à partir des langues (Culioli [1984] 1999a, 118-119) et de la recherche de l'invariance sous les variations (Culioli [1968] 1999a, 22-23) : pour Benveniste, il s'agit bien, par exemple, d'élaborer « *une théorie linguistique de la personne verbale* » ([1946] 1966, 227) ou encore de traiter des pronoms comme « *fait de langage* » car le « *problème des pronoms […] n'est un problème de langues que parce qu'il est d'abord un problème de langage* » ([1956] 1966, 251).
Je vois un autre point commun avec Emile Benveniste, qui avait à cœur, de manière récurrente, d'attirer l'attention sur la banalité des formes linguistiques afin d'en révéler la spécificité d'emploi. Culioli aussi s'intéresse au banal, à ce qui passe inaperçu et qu'il convient de dévoiler. Par exemple, dans « La nature des pronoms » déjà cité, Benveniste signale que « *l'habitude nous rend facilement insensibles à cette différence profonde entre le langage comme système de signes et le langage assumé comme exercice par l'individu* » ([1956] 1966, 254 ; mon soulignement). Dans la conclusion, Benveniste insiste sur « *la langue comme activité manifestée dans les instances de discours qui sont caractérisées comme telles par des indices propres* » ([1956] 1966, 257), ce qui fait le lien entre production linguistique relative aux énoncés, à savoir « *l'emploi de la langue* » ([1970] 1974, 80), et « *la langue en emploi* » ([1970] 1974, 79) qui relève du langage en tant que code et système de règles. La TOE rejoint ce programme scientifique en lui apportant une orientation cognitive fondamentale qui met l'accent sur l'activité signifiante qu'est le langage, mais s'en démarque en se dissociant de Benveniste sur le plan des deux linguistiques de la « *langue* » et du « *discours* » pour lui préférer celui d'une linguistique intégrative associant le langage, y compris non verbalisé, et la diversité des langues dont les textes ou énoncés sont issus. Dans ce cadre, le linguiste ne sépare pas au niveau de l'analyse « *prosodie, syntaxe, sémantique et pragmatique* » (Culioli [1982] 1999a, 96) car son objectif est de rendre compte de l'activité de langage dont ces domaines de la linguistique sont précisément et conjointement la trace[5].

1.2. DEVOILER CE QUI EST CACHE : L'EPILINGUISTIQUE

Il convient de retracer brièvement les étapes de ce cheminement épistémologique, qui marque une rupture avec les pratiques antérieures ou contemporaines de Culioli dans les années 1970-1980, allant de l'empirique au formel. Dès l'article de 1968, Culioli considère que l'on doit remonter des textes vers des opérations de nature « *enfouie, que nous ne soupçonnons même pas !* » ([1993] 1999a, 162 ; mon soulignement). Comme je l'annonçais plus haut, il y a, chez Culioli, cette volonté – je dirais même le projet scientifique – de dévoiler ce qui est caché[6], ce qu'il a exprimé en anglais, dans « The Concept of Notional Domain » en 1978, comme suit :

> *Language, which is a meaningful representational activity, is only accessible through texts, that is, through patterns of markers which are themselves traces of underlying operations.* (Culioli [1978a] 1990, 72) (dans ma traduction : *Le langage, en tant qu'activité de représentation signifiante, n'est accessible qu'à travers les textes, c'est-à-dire des agencements de marqueurs qui sont eux-mêmes les traces d'opérations sous-jacentes.*)

[5] Dès 1968, Culioli fait l'hypothèse qu' « *il existe à un niveau très profond (vraisemblablement prélexical) une grammaire des relations primitives où la distinction entre syntaxe et sémantique n'a aucun sens. […] Tout vaudra mieux que la séparation essentielle de syntaxe et de sémantique.* » ([1968] 1999a, 24)
[6] Voir les deux ouvrages d'entretiens dans lesquels il s'en explique : Culioli (2002) et Culioli et Normand (2005).

La visée intégrative de la TOE apparaît à nouveau à travers le « *concept de marqueur* » qui « *exclut toute séparation radicale entre lexique et grammaire* » (Culioli [1993] 1999a, 163). Dans un autre article publié en 1978, « Valeurs modales et opérations énonciatives », il conclut par ces mots : « *Ainsi, peut-on espérer retrouver, à travers la forme apparemment banale des énoncés quotidiens, les opérations enfouies du travail énonciatif* » ([1978b] 1990, 155; mon soulignement).

Ainsi, ce que cherche à mettre au jour ce linguiste, ce sont non seulement les conditions de production matérielle des énoncés – comme l'a fait Benveniste avant lui –, mais le niveau cognitif enfoui de ce que Culioli appelle dès 1968 l'activité « *épilinguistique* » des sujets qui ne sont pas forcément locuteurs ([1968] 1999a, 19 ; [1987a] 1990, 18) ; il s'agit d'un processus incessant de mise en ordre et en forme de la signification apparenté à un mode de « *rationalité silencieuse* » (Culioli et Normand 2005, 22, note 1 ; 49 ; 73 ; 203 ; 212), « *non-verbale* » (Normand 2011, 95), qui peut ne pas déboucher sur une matérialisation ou se manifester dans les reformulations spontanées des sujets (« *les gloses épilinguistiques* » Culioli [1979] 1999a, 74 ; [1987a] 1990, 42 ; Culioli et Normand 2005, 134-135). Pour définir cette activité épilinguistique d'ordre immatériel (Culioli et Normand 2005, 111 ; 193-194), on pourrait dire que, chez les sujets, ça représente, ça travaille et retravaille les représentations, dans une dynamique de régulation symbolique et interprétative, qui se rencontre aussi bien au plan transindividuel qu'au plan individuel. On notera que dans ce même article de 1968, la TOE est présentée comme « *une théorie des approximations et de l'erreur dans l'activité langagière (observable)* » qui a pour objet « *l'étude de l'ambiguïté foncière du langage* » ([1968] 1999a, 21). En 1973 déjà, Culioli demande à ce qu'elle soit redécouverte, ou encore dévoilée comme signalé plus haut, dans la mesure où « *à trop marquer la stabilité du signe, on s'est caché le mouvement qui est au cœur de tout acte de langage, cet ajustement des systèmes de repérage entre énonciateurs, pour figer le langage en un instrument normé, calibré, objectif, clair […]* » ([1973] 1999a, 45 ; mon soulignement). L'ajustement concerne ainsi tous les niveaux de l'énonciatif, y compris celui de l'épilinguistique, et même lorsque ce niveau mental demeure inénoncé (non énoncé / immatériel).

1.3. LA BOUCLE SEMIOTIQUE

L'apport de la TOE de Culioli est donc d'explorer les conditions énonciatives de production immatérielle et matérielle des sujets, tandis que Benveniste a surtout analysé « *le processus même de l'énonciation linguistique* » ([1956] 1966, 252) du point de vue de la production de l'énoncé en tant qu' « *instance de discours* », c'est-à-dire comme « *acte de parole* » individuel ([1965] 1974, 76 ; [1970] 1974, 80) convertissant « *le langage en discours* » ([1956] 1966, 254). Kerbrat-Orecchioni a bien mis ce fait en évidence (1980 réédité en 2009, 24*sq[q]* ; 45-50). Culioli, pour sa part, en rend compte dans son article sur Emile Benveniste de 1984 (repris dans 1999a, 122), comme indiqué précédemment. Mais il insiste sur la nécessité de ne pas dissocier l'activité de production de l'activité de reconnaissance. C'est ce qu'il appelle la « *boucle sémiotique* » :

> *[…] vous produisez un texte, de manière à ce qu'il soit reconnu par autrui comme ayant été produit en vue d'être reconnu comme interprétable. […] Le sens, c'est d'abord de* déclencher chez autrui une représentation*. […] C'est donc ce qui va vous permettre de représenter et d'agir sur le monde, y compris sur vous-même et sur d'autres sujets.* (Culioli 2002 : 32 ; caractères droits de l'éditeur)

Cette conception de l' « *activité de langage* », où se mêlent l'immatériel et le matériel, conduit son fondateur à théoriser la relation intersubjective et à forger les métatermes

adéquats dans son entreprise de simuler de manière raisonnée le niveau enfoui des opérations sous-jacentes (Culioli [1978b] 1990, 155) : il apparaît qu'il est nécessaire de construire le « *sujet* » comme « *énonciateur* », source de l'activité langagière, et autrui comme « *co-énonciateur* », et pas uniquement comme « *locuteur* » et « *interlocuteur* » dans la mesure où :

> *Notre activité mentale est une activité qui continue, à mon avis – un avis fondé sur les observations, mais je n'irai bien évidemment pas jusqu'à dire : voilà comment cela fonctionne – de telle manière* qu'elle suppose un travail incessant en dehors même de notre position de locuteur *; si j'ai introduit le terme d'énonciateur et de co-énonciateur, c'est en partie pour cette raison : c'est parce que* nous n'avons pas une activité de langage simplement quand nous parlons avec autrui. (Culioli 2002 : 28, note 26 ; caractères droits de l'éditeur)

2. COMPARAISON DU STATUT DU « SUJET » CHEZ BENVENISTE ET CULIOLI

2.1. LE « SUJET » CHEZ BENVENISTE

Le métaterme de « sujet » mérite à ce stade plus ample analyse, dans le cadre d'une comparaison entre Culioli et Benveniste. En tant qu'animé humain, doué de langage articulé, et de capacité d'abstraction symbolique, le « *sujet* » s'entend chez Benveniste comme « *individu* » de l'espèce humaine[7], et donc comme « *homme* »[8] – ou « femme » bien évidemment – vivant en société, mais aussi comme « *parlant* »[9] ou encore « *locuteur* »[10]. Or, d'après lui, ce n'est qu'à travers l'emploi de *je* dans un énoncé relatif à l'actuel de celui qui parle, que le « *locuteur* » peut accéder à sa « *subjectivité* » et donc à sa condition de « *sujet* » ([1958a] 1966, 259-260). Précisons qu'il ne s'agit pas tant du « *sujet parlant* » ici, que de l' « *être* » en tant qu'unité psychique du vécu de conscience ([1958a] 1966, 259-260), appelé dans ce cas « *ego* »[11].

Cette intériorité est bien présente chez Culioli, mais certainement pas évoquée en termes philosophiques ou psychologiques[12], comme le fait ouvertement Benveniste, même si ce dernier a pour objectif premier de fonder « *la subjectivité dans le langage* » ([1958a] 1966, 260 ; 262-232) à travers l'étude des catégories de la personne, de l'ostension et du temps[13], et par là « *la communication intersubjective* » ([1956] 1966, 254) : « *le discours est le langage mis en action, et nécessairement entre partenaires* » ([1958a] 1966, 258). Il précise ensuite qu'il s'agit de la « *polarité des personnes* » dans laquelle « je *pose une autre personne, celle qui, toute extérieure qu'elle est à « moi », devient mon écho auquel* je *dis* tu *et qui me dit* tu » dans une relation ni égalitaire ni symétrique en raison de la « *transcendance* » de *je* ([1958a] 1966, 260)[14] comme « *centre et repère* » ([1965] 1974, 258) des catégories énumérées plus haut. Or, même s'il insiste sur la « *polarité des personnes* » *je-tu* ([1958a] 1966, 260) qui, par opposition à la « *non-personne* » *il* ([1946] 1966, 228) hors locution, sont nécessairement « *en relation de complémentarité* » et de « *réversibilité* » ([1958a] 1966, 260), *tu* devenant *je* à son tour et *je* prenant alors la place de *tu*, ce linguiste adopte exclusivement le point du vue du « *locuteur* », à savoir de « *celui qui énonce* » ([1946] 1966, 228), tardivement dénommé

[7] Benveniste ([1956] 1966, 254 ; [1958a] 1966, 260-261).
[8] Benveniste ([1958a] 1966, 259).
[9] Benveniste ([1946] 1966, 226 ; [1956] 1966, 254 ; [1958a] 1966, 259 ; 266).
[10] Benveniste ([1946] 1966, 228 ; 233 ; [1956] 1966, 251 ; 254-255 ; [1958a] 1966, 259-265 ; [1959] 1966, 242 ; [1963] 1966, 272 ; [1965] 1974, 67 ; 73 ; 76-77 ; [1970] 1974, 81-82 ; 84-85 ; 87).
[11] Ou « *Ego* » sans guillemets avec une majuscule ; Benveniste [1958a] 1966, 259-260 ; [1963] 1966, 274 ; [1965] 1974, 69).
[12] Voir Dufaye (2009 : 26-34) sur la TOE et la Gestalttheorie.
[13] Benveniste ([1946] ; [1956] 1966) pour la personne et l'ostension ; ([1959] 1966) pour le temps ; ([1956] ; [1958a] ; [1959] 1966 ; [1965] ; [1970] 1974) pour les deux catégories.
[14] Voir aussi Benveniste ([1946] 1966, 232) sur ce dernier point.

« *énonciateur* »[15], laissant de côté celui de l' « *interlocuteur* »[16] ou « *allocutaire* »[17] ou encore « *co-locuteur* »[18], au profit de la position « *transcendante* » de *je* déjà signalée. L' « *énonciateur* » est une variante de « *locuteur* » ou « *parlant* » et se rapproche alors de ce qu'on pourrait appeler « *énonceur* » (Hagège 1985, 237-241) dans la mesure où il emploie encore une autre variante qui est la « *personne énonçante* »[19], avec toute l'ambiguïté attachée à la notion de « personne », qui signifie le plus souvent chez cet auteur à la fois « *personne humaine* » sous la forme d'un « *individu qui énonce* » et « *personne grammaticale* » au statut de « *véritable personne* », soit *je* (« *personne subjective* ») par opposition à *tu* (« *personne non-subjective* ») et à *il* (« *non-personne* »), selon les oppositions systématiques établies par les corrélations de « *personne* » / « *personnalité* » et de « *subjectivité* »[20]. Ainsi, il n'y a pas vraiment lieu de faire une différence significative entre les emplois de ces divers métatermes chez Benveniste.

2.2. LE « SUJET » CHEZ CULIOLI

Pour Culioli, il y a bien l'homme (ou la femme) en arrière-plan, ce que j'appellerais le sujet anthropologique, qui est pris dans une langue, culture et société donnée, avec ses représentations, ses pratiques et ses gestes corporels (y compris mentaux), mais ce qui est privilégié comme objet de recherche, c'est que ce sujet est habité intérieurement par une activité de langage incessante qui peut, le cas échéant, se manifester extérieurement à travers les énoncés – et c'est par ce biais qu'elle est rendue accessible au sujet comme au linguiste – produits en vue d'être interprétés par un autre sujet et aussi en vue d'être reçus par lui-même, avec la possibilité de moduler, voire de rectifier ses propos, de son propre chef ou à la demande d'autrui.

De même, les catégories linguistiques de la personne et du temps ont également fait l'objet d'études de la part de Culioli[21], mais sans que l'analyse de la personne y soit aussi centrale. Culioli pose l' « *interaction* » au cœur de l'échange linguistique ([1986] 1990, 129), en s'intéressant autant à l'instance productrice de l'énoncé qu'à l'instance réceptrice en tant qu'interprète de ce dernier. Par ailleurs, dès 1968, toujours dans l'optique intégrative qu'on lui connaît, il ne sépare pas l'émetteur du récepteur au sein même de l'instance productrice de l'énoncé, car, même si les opérations sont ordonnées entre émetteur et récepteur et par là dissymétriques, Culioli affirme que « *l'activité langagière est* signifiante *: c'est parce qu'il y a dans la communication, des opérations aux deux bouts que les énoncés prennent un sens (opérations complexes, car tout émetteur est en même temps, c'est-à-dire* au même moment, *récepteur, et réciproquement)* » car, explique-il, « *le langage n'est pas extérieur au sujet (terme employé, faute de mieux, pour éviter* locuteur *ou* parleur, *mais est dans une relation complexe d'extériorité-intériorité* » ([1968] 1999a, 19 ; droits de l'éditeur) lors de « *l'activité de production et de reconnaissance des énonciateurs* » ([1982] 1999a, 97). On aura noté le caractère indissociable, encore une fois, de ce que ce linguiste appelle « *la double contradiction fondamentale de l'énonciation, entendue au sens de production et reconnaissance interprétative des textes* » ([1973] 1999a, 47).

3. LA DISTINCTION ENTRE « LOCUTEUR » ET « ENONCIATEUR » CHEZ CULIOLI

[15] Benveniste ([1970] 1974, 84 ; 85 ; 88).
[16] Benveniste ([1946] 1966, 226 ; 231 ; [1958a] 1966, 258 ; [1965] 1974, 76).
[17] Benveniste ([1956] 1966, 253 ; [1970] 1974, 82 ; 84).
[18] Benveniste ([1970] 1974, 82).
[19] Benveniste ([1963] 1966, 273).
[20] Benveniste ([1946] 1966, 231-232 ; 235).
[21] Culioli ([1968] 1999a, 27-28 ; [1973] 1999a , 50-52 ; [1978b] 1990, 148-154 ; [1978c] 1999a, 130 ; [1993] 1999a, 176) sur la personne ; ([1978c] 1999a, 130 ; 133-142) sur temps et aspect ; ([1980] 1999a, 153-154 ; [1993] 1999a, 159-176) sur les deux catégories.

Comment, dans le cadre théorique de la TOE, comprendre la distinction que Culioli établit entre « locuteur » et « énonciateur » ?[22]
Normand (1986, 193 ; 200-202) s'est interrogée sur le statut du sujet chez Benveniste pour conclure qu'il ne fait pas partie de sa théorie en raison de l'absence du terme « *sujet d'énonciation* » chez lui[23].

3.1. POUR UNE THEORISATION DES REPERES SUBJECTIFS

Dans l'article de Culioli de 1968, intitulé « La formalisation en linguistique », le terme « sujet » est exclusivement employé pour donner un statut métalinguistique à l'instance émettrice-réceptrice, et l'« assertion » est définie comme « *énonciation par un sujet* » ([1968] 1999a, 24). Puis en 1973, Culioli a recours à celui d' « *énonciateur* »[24], métaterme désormais stabilisé dans la métalangue de la TOE en tant que paramètre subjectif (noté paramètre S), constituant un concept à part entière (« *le concept d'énonciateur* » [1986] 1990, 130) désignant « *l'énonciateur qui produit et reconnaît le texte* » ([1980] 1999a, 154). La théorisation du sujet, entendu comme point d'articulation hybride entre le linguistique et le non-linguistique et noté (théoriquement) en lettres bouclées ([1981] 1990, 50), tente de faire le départ entre des « *sujets énonciateurs* » qualifiés d' « *humains* » ([1979] 1999a, 74) et l'outil théorique d'ordre métalinguistique qu'est le sujet énonciateur-locuteur-origine du système de référence[25], noté S_0, (ou $\mathfrak{S}_0$), qui construit « *la position assignée au co-énonciateur* » ([1990] 1990, 101-102), c'est-à-dire le repère subjectif « *qui fournit une autre origine, à partir de laquelle se construit le système de référence* » ([1993] 1999a, 173) et « *qui reconnait la forme de l'énoncé* » ([1993] 1999a, 164), noté S'_0 / $\mathfrak{S}'_0$[26].
La théorie culiolienne du sujet est ainsi associée à une typologie des sujets considérés comme « *des symboles, des repères-origines dans la construction d'un système de repérage* » ([1981] 1990, 50)[27] permettant de représenter métalinguistiquement « *l'échange énonciatif* » ([1993] 1999a, 164) au sein d'un « *système de coordonnées, paramétré pour S (construction d'un sujet origine et d'une relation inter-subjective) et pour T (repère spatio-temporel)* » ([1993] 1999a, 166) – désignant « *le moment de l'énonciation* » ou « *l'énonciation* » ([1980] 1999a, 156) –, appelé en bloc « *situation d'énonciation-origine* ».
Plus exactement, le sujet est dénommé « *sujet énonciateur-locuteur* » au singulier[28] ([1978b] 1990, 141) et aussi au pluriel « *énonciateurs-locuteurs* » ([1986] 1990, 129). Mais Culioli est ensuite amené à préciser qu'il dit « *énonciateurs* et pas simplement *locuteurs* » ([1987a] 1990, 25) pour rendre compte de la différence entre le locuteur, noté S_1, et l'énonciateur, noté S_0.
Enfin, il convient d'évoquer le repère linguistique S_2[29], « *sujet dans l'énoncé* »[30], qui coïncide le plus souvent, mais pas nécessairement, avec le locuteur et l'énonciateur dans le cas du marqueur *je*, point de départ de l'énoncé. L'ambiguïté est en effet de mise à l'égard de S_2 dans la mesure où on peut le confondre avec le repère prédicatif correspondant au terme de départ

[22] Il s'agit pour moi de proposer ici un approfondissement énonciatif de deux communications précédentes : Filippi-Deswelle (16 juin 2008) et (14 mai 2010) ; je renvoie en particulier à cette dernière pour le traitement de la littérature linguistique sur le *nous* d'auteur. La glose (6) du résumé de la communication dont cet article est issu a également été remaniée.
[23] Voir aussi Culioli et Normand (2005, 162-164).
[24] Voir la citation précédente de Culioli ([1973] 1999a, 45).
[25] Aussi Culioli ([1973] 1999a, 49) « *le premier sujet énonciatieur* » ; « *l'énonciateur-origine* » ([1978b] 1999a, 130 ; 133) ; « *le sujet-origine* » ([1993] 1999a, 167-169).
[26] Ou S_1 / $\mathfrak{S}_1$ également dans Culioli ([1987b] 1990, 124) pour le « *second énonciateur* » (Culioli [1973] 1999a, 47).
[27] Voir aussi Culioli et Normand (2005, 168).
[28] Aussi Culioli ([1978b] 1999a : 131) « *énonciateur (locuteur)* »; « *l'énonciateur qui est locuteur* » ([1980] 1999a : 154) ; « *le paramètre subjectif (énonciateur/locuteur) du système de référence* » ([1993] 1999a : 176).
[29] Voir Wyld (2001, Chap. 6) pour une discussion sur ce repère au sein de la TOE.
[30] *Glossaire français-anglais de terminologie linguistique du SIL*, de Bouscaren, Chuquet, Chuquet et Gilbert (2004) à l'entrée SUJET.

de la relation prédicative, et donc avec « le sujet syntaxique » de la grammaire traditionnelle, qui n'est pas forcément *je*. Culioli n'est pas donc toujours très clair lorsqu'il écrit que « *S_2 note le sujet de l'énoncé* » (1990, 151) en relation avec les marques de la personne grammaticale *je, tu, il*. Il établit que le référent de S_2 peut être construit soit en différenciation (*tu*), soit en rupture (*il*), avec l'énonciateur-locuteur ($S_0 = S_1$), quand les deux repères, de locution (S_1) et d'énonciation (S_0), sont construits par identification (*je*). En effet, il explique que « *les marqueurs de surface proviendront d'un calcul :* Je *ne sera pas le représentant de S (repère de locution) mais le marqueur de l'identification de S_1 à S_0* » ([1982] 1999a, 108). Or, cette formulation est discutable, dans la mesure où *je* (en surface) est le marqueur de l'identification de S_2 à S_1. De la sorte, il est souhaitable de préciser de quelle entité l'on parle lorsqu'on emploie la symbolisation S_2. Dufaye (2009, 62-63) commente la complexité de ce repère en ces termes :

> *Comme le précisent H. Chuquet & S. Hanote (2004, 12), le concept de S_2 renvoie à des « **sujets** en tant que '**personnes**' » (c'est moi qui souligne), ce qui suppose la conjonction de deux paramètres : l'un plutôt syntaxique (sujet), l'autre plutôt sémantique (personne). Plus précisément, on peut dire qu'au plan syntaxique, S_2 correspond au terme de départ d'une relation prédicative ; quant au plan de la sémantique, il semble en revanche que S_2 doive coïncider avec le siège d'une activité cognitive, au sens où il doit permettre le calcul de la prise en charge énonciative. […] S_2 et T_2 ont donc ceci de commun qu'ils participent des deux paradigmes permettant le calcul des valeurs aspectuelles : l'aspectuo-modalité pour S_2, et l'aspectuo-temporalité pour T_2.* (Dufaye 2009, 62-63)

On obtient la représentation d'une relation prédicative qui doit être située (1) spatio-temporellement et (2) intersubjectivement dans un espace énonciatif où le « *sujet doit construire le système par rapport à un autre sujet à qui il veut faire partager sa représentation* » (Culioli [1993] 1999a, 167) car il y a nécessairement « *ajustement entre les sujets aux deux bouts* » ([1987a] 1990, 25-26) :

> *Une lexis est repérée par rapport à un système complexe comprenant un repère situationnel-origine Sit_0, un repère de l'événement de locution Sit_1, un repère de l'événement auquel on réfère Sit_2. Chaque repère comprend deux paramètres (S pour sujet énonciateur, locuteur) ; T pour les repères (spatio-) temporels de l'origine énonciative, de l'acte de locution, de l'événement auquel on réfère). Ce système est minimal et peut être enrichi de façon réglée par la construction d'autres repères.* (Culioli [1982] 1999a, 105) [31]

On fera remarquer que, pour ce qui concerne le paramètre S, il manque dans ce passage l'explicitation de S_2 sur le plan sémantique, à savoir le sujet dans l'énoncé en tant que personne corporelle et cognitive représentée sur le plan syntaxique par telle marque grammaticale, tandis que ce repère est bien représenté dans la formule de repérage[32] qui figure dans « Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe » de 1982 (Culioli [1982] 1999a, 105) :

$$\lambda \ \underline{\varepsilon} \ < \mathrm{Sit}_2 \ (S_2, T_2) \ \underline{\varepsilon} \ \mathrm{Sit}_1 \ (S_1, T_1) \ \underline{\varepsilon} \ \mathrm{Sit}_0 \ (S_0, T_0) >$$

[31] Voir Wyld (2001, 13-14 ; 20 ; 313) ; Chuquet et Hanote (2004, 12-13) concernant l'enrichissement des repères subjectifs avec des origines dérivées, notamment dans le cadre du discours rapporté.

[32] Voir Dufaye (2009, 61-63) au sujet du caractère non absolu mais relatif de ces repères métaliguistiques (« *pas de repère absolu* » mais « *des repères relatifs* » Culioli 1999a, 133).

Ainsi, Culioli introduit les deux métatermes d' « énonciateur » (S_0) et de « locuteur » (S_1) comme qualificatifs du concept de « sujet (humain) » dont on peut retrouver le marquage dans l'énoncé (sous la forme du repère S_2), afin de dissocier l' « *événement locutoire* » ([1993] 1999a : 170) de la prise en charge de l'état de choses représenté par l'énonciateur, origine du calcul des valeurs référentielles et support des aspects et modalités de l'énoncé[33]. Des deux, le concept d'énonciateur est qualifié de « *manquant* » chez Benveniste d'après Culioli ([1984] 1999a, 121). Pour ce dernier, le « *locuteur* » désigne l'individu qui articule matériellement les sons de la chaîne parlée, à savoir le « *parlant* » au sens propre du terme ; or, ce repère est assimilable à la voix, en particulier dans le cadre de l'échange verbal mettant en présence les deux sujets parlants, le « *locuteur* » d'une part et l' « *interlocuteur* » de l'autre, de sorte que Culioli emploie régulièrement « *locuteur* » et « *interlocuteur* » (exclusivement, c'est-à-dire à l'exception de « *allocutaire* » et « *co-locuteur* ») uniquement dans le cadre de ce qu'il dénomme l' « *interlocution* » où les sujets parlants sont en présence ([1978b] 1990, 151-154). Cependant, hors de l'interlocution, le « co-énonciateur » est apte à représenter autrui tel que l'énonciateur se le représente, notamment en tant qu'instance intersubjective imaginaire, dédoublée ou fictive.

Or, Benveniste avait déjà perçu en 1970 cet aspect complexe de ce qu'il appelle *tu*, en faisant remarquer que dès que le sujet « *se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'*autre *en face de lui, quel que soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre. Toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire* » ([1970] 1974 : 82 ; droits de l'éditeur). Il caractérise également l'énonciation comme « l'*accentuation de la relation au partenaire, que celui-ci soit réel ou imaginé, individuel ou collectif* » ([1970] 1974 : 85), notamment dans le cadre non plus du dialogue mais du monologue intérieur[34] :

> *Le « monologue » procède bien de l'énonciation. Il doit être posé, malgré l'apparence, comme une variété de dialogue, structure fondamentale. Le « monologue » est un dialogue intériorisé, formulé en « langage intérieur », entre un moi locuteur et un moi écouteur.* (Benveniste [1970] 1974, 85)

3.2. « ENONCIATEUR-LOCUTEUR » ET « ASSERTEUR »

Je souhaiterais poursuivre cette présentation en approfondissant l' « *énonciateur-locuteur* » de Culioli dans le cadre de l'assertion, sous l'angle de l'émergence du statut d' « asserteur ». En 1986, dans « Stabilité et déformabilité en linguistique », Culioli donne la formule des étapes opérationnelles de l'assertion d'une relation prédicative (ou notion complexe), notée *p* pour la valeur affirmative, et *p'* pour son complémentaire autre-que-positif :

> *Si j'asserte que p, j'asserte (je tiens à dire que je sais) qu'il existe un événement, et que p est l'événement en question. […] Je sais est l'un des éléments constitutifs de l'enchaînement d'opérations qui produit l'assertion ; il implique donc que l'asserteur, ou de façon spécifique celui qui dit je sais, choisisse soit p soit p'.* (Culioli [1986] 1990, 131)

En 1992, dans « De la complexité en linguistique », Culioli a recours à une nouvelle paraphrase métalinguistique pour désigner l'existence de l'événement : il emploie alors « est le cas » pour *p* et « n'est pas le cas » pour *p'*, et précise ce qu'il entend par l'engagement du sujet de la manière suivante[35] :

---

[33] Sur la modalisation et la validation voir Dufaye (2009) et les travaux actuels de Wyld (2011 non publié).

[34] Voir aussi Culioli et Normand (2005, 155-156) à ce sujet.

[35] Voir également le passage suivant dans Culioli et Normand (2005, 166) à ce propos :
« CULIOLI : Je suis amené à définir l'assertion stricte : moi en tant que sujet, sujet c'est-à-dire source subjective…
NORMAND : source de mes paroles.

> *Le sujet s'engage en tant qu'énonciateur, origine à la fois physique et symbolique, prise dans le jeu des sanctions et récompenses, et non pas comme simple locuteur qui, par des paroles en l'air, n'engagerait ni sa personne, ni son image – compétence, dignité, fiabilité.* (Culioli [1992] 1999b, 159)

Le concept d'énonciateur, est, rappelons-le, un lieu hybride alliant le non-linguistique au linguistique (Culioli [1981] 1990, 50), qui s'appréhende – et c'est là à la fois son intérêt et sa complexité – de manière soit synthétique ($\mathfrak{S}_0$), soit analytique (S_0, S_1, S_2). C'est un repère métalinguistique-origine par rapport auquel s'organisent les repères de locution et de cognition, tout en étant construit « *à partir du locuteur* » (Culioli 1985, 62)[36]. J'ajouterais que le locuteur est lui-même construit à partir de l'extériorisation des représentations du sujet (les textes) en tant que personne humaine, siège d'activités symboliques et signifiantes (dont l'activité de langage articulé fait partie)[37]. On aboutit par là-même à un système de repères correspondants – ces différentes instances subjectives étant construites les unes par rapport aux autres selon un repérage par identification, différenciation ou rupture –, que l'on peut aussi présenter dans l'ordre suivant : S_2, S_1, S_0. Cela permet ainsi de relier, comme indiqué plus haut, le non-linguistique au linguistique à travers le métalinguistique, autour du repère essentiel du locuteur, S_1, selon diverses orientations sur une échelle allant de l'anthropologique au construit théorique en passant par les marqueurs des énoncés, avec plusieurs points d'entrée.

Le « *locuteur* » est donc bien le « sujet parlant » produisant un énoncé, trace de l'activité cognitive du sujet humain (« sujet pensant » ou « sujet de conscience »), mais pas seulement : il doit aussi, pour se faire « énonciateur », s'engager par rapport à ses représentations. A ce stade de la réflexion, il convient d'établir une distinction fine entre un repère physique de locution (S_{1p}), le locuteur au sens courant du terme, et un repère symbolique de locution correspondant à l'engagement du locuteur (S_{1s}), qui, dans le cas de l'assertion stricte, est identifié à l'énonciateur-origine (S_0). Chuquet et Hanote (2004, 12-13) ont, pour leur part, choisi de réserver la notation S_1 à l'asserteur, défini comme « *support des opérations de modalisation de l'énoncé* », ne faisant mention du locuteur physique dans la représentation que s'il est présent au sein d'un dialogue « *en chair et en os* » (Chuquet et Hanotte 2004, 12) en tant que locuteur-asserteur – ce que je noterais ($S_{1p\text{-}a}$).

Pour ma part, en suivant l'explicitation plus récente du « schème de l'assertion » par Culioli dans « Accès et obstacles dans l'ajustement intersubjectif » de 1997, il me semble que l'on peut distinguer le locuteur symbolique de l'asserteur, dans la mesure où l'assertion de *p*

> *comporte (1) un engagement, une prise en charge (je tiens à, je veux), (2) une matérialisation (dire, écrire, bref faire exister de façon perceptible), (3) une instance de représentation (selon le cas : je pense, je crois, je sais), (4) une représentation, c'est-à-dire une occurrence notionnelle que l'énonciateur situe par rapport à un espace de référence (« que […] <p> est le cas »). En résumé, on obtient je tiens à dire que je pense (etc) que <p> est le cas.* (Culioli [1997] 1999b : 96)

CULIOLI : source de mes paroles dans un champ intersubjectif, à l'intérieur d'une relation institutionnelle concernant un certain nombre de phénomènes, *je dis* – et en le disant je ne fais pas que le dire, ce ne sont pas que des mots, je m'engage en tant que sujet responsable de ce que je dis – *je dis que je sais, pense, crois, que telle chose est le cas*. Et en gros, ajouté, comme une sorte de *coda*, et si autrui veut me montrer que j'ai tort… !

NORMAND : qu'il parle ! »

[36] Voir aussi le *Glossaire* de Bouscaren et al. (2004) à l'entrée ENONCIATEUR.

[37] Normand ajoute une dimension corporelle lorsqu'elle définit la personne dans Culioli et Normand (2005, 164) : Le « *sujet en tant que personne, c'est aussi bien le corps et l'activité mentale…* ». Ainsi, l'entreprise d'abstraction de la TOE de Culioli n'est pas dissociable, selon moi, d'une base anthropologique concrète, c'est-à-dire incarnée.

A mon sens, l'étape (1) de l'engagement/prise en charge[38] est le fait du locuteur symbolique (S_{1s}), l'étape (2) de la matérialisation revient au locuteur ou au scripteur au sens propre (S_{1p}), tandis que l'étape (3) relève de l'asserteur (S_{1a}). L'instance de l'énonciateur-origine (S_0) est le produit du repérage par identification entre la source physique et la source symbolique de l'énoncé : le locuteur-énonciateur comme parlant engagé et situé.

4. ETUDE DE CAS : APPROCHE ENONCIATIVE DU *NOUS* D'AUTEUR

En guise d'illustration, je voudrais proposer une analyse énonciative du *nous* dit de modestie ou d'auteur que l'on rencontre le plus souvent dans les écrits de nature scientifique – mais aussi à l'oral, d'où l'étiquette conjointe de *nous* d'orateur – les écrits étant eux-mêmes souvent la transcription de conférences orales.

4.1. ESTOMPER L'AFFIRMATION TROP TRANCHEE DE *JE*

Je souhaiterais ainsi théoriser en termes énonciatifs la conception de Benveniste selon laquelle « *l'emploi de « nous » estompe l'affirmation trop tranchée de « je » dans une expression plus large et diffuse : c'est le « nous » d'auteur ou d'orateur »* ([1946] 1966, 235). Dans ce cas, je m'intéresserai à l'énonciateur-locuteur-asserteur en tant qu'énonciateur-*scripteur*-asserteur également.

Le fait que l'assertion d'un sujet puisse être interprétée de façon exclusive (voire belliqueuse) est lié à l'insertion de toute énonciation dans un champ de forces inter-sujets qui confère aux propos tenus une valeur nécessairement ajustée, c'est-à-dire susceptible d'être contestée par autrui[39]. Ainsi l'emploi de *nous* en place de *je* permettrait, selon Benveniste, de minorer la force de l'assertion. Or, cet emploi relève non seulement d'un travail énonciatif du sujet mais aussi de propriétés socio-culturelles dans le cadre de l'altérité intersubjective ; voici ce que dit Culioli des variations sociolinguistiques caractéristiques du paradigme personnel :

> *Il est vrai qu'il existe des catégories qui semblent refléter une conception du monde, mais il s'agit en fait de phénomènes culturels qui mettent en cause les rapports sociaux à l'intérieur d'une communauté. Ainsi en va-t-il de la catégorie de la personne (systèmes honorifiques, pronoms neutres ou entraînant des valeurs hiérarchiques ; politesse et tutoiement ; désignation des personnes par leur position dans un espace symbolique, etc.), catégorie qui imbrique des facteurs socio-culturels et le paramètre subjectif (énonciateur/locuteur) du système de référence.* (Culioli [1993] 1999a, 176)

Il me semble que le *nous* d'auteur s'inscrit précisément dans ce que Culioli distingue ci-dessus comme « *désignation des personnes par leur position dans un espace symbolique* » ([1993] 1999a, 176).

Considérons, chez Benveniste, le corpus restreint suivant :

(1) L'universalité de ces formes et de ces notions conduit à penser que le problème des pronoms est à la fois un problème de langage et un problème de langues, ou mieux, qu'il n'est un problème de langues que parce qu'il est d'abord un problème de langage. C'est comme fait de langage que **nous** le **poserons** ici pour montrer que les pronoms ne constituent pas une classe unitaire, mais des espèces différentes selon le mode de langage dont ils sont les signes. ([1956] 1966, 251)

[38] Pour un approfondissement de ces métatermes dans l'assertion voir Ducard (2011).
[39] Voir la citation de Culioli et Normand (2005, 166) dans la note 32 ci-dessus.

(2) Accessoirement, d'une manière limitée, un temps périphrastique substitut de futur, que **nous appellerons** le prospectif. ([1959] 1966, 239)
(3) La polarité des personnes, telle est dans le langage la condition fondamentale, dont le procès de communication, dont **nous sommes parti**, n'est qu'une conséquence toute pragmatique. ([1958a] 1966, 260)
(4) Le langage est dans la nature de l'homme qui ne l'a pas fabriqué. **Nous sommes toujours enclins** à cette imagination naïve d'une période originelle où un homme complet se découvrirait un semblable, également complet, et entre eux, peu à peu, le langage s'élaborerait. C'est là pure fiction. **Nous n'atteignons jamais** l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que **nous trouvons** dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme. ([1958a] 1966, 259)
(5) Dès lors la légitimité de cette forme comme « personne » se trouve mise en question. **Nous sommes** ici au centre du problème. La forme dite de 3e personne comporte bien une indication d'énoncé sur quelqu'un ou quelque chose, mais non rapporté à une « personne » spécifique. […]
Il s'ensuit que, très généralement, la personne n'est propre qu'aux positions « je » et « tu ». La 3e personne est, en vertu de sa structure même, la forme non-personnelle de la flexion verbale. (1966, 228 ; 230)

Dans les exemples (1) à (3), les emplois de la 1re personne du pluriel *nous* peuvent tous être remplacés par celui de la 1re personne du singulier *je*, ce qui n'est pas le cas dans les exemples (4) et (5) : (4) relève d'un emploi de *nous* collectif de type inclusif dans lequel *je* est associé à d'autres sujets indéfinis comme lui désignant par là-même la classe entière des sujets, tandis que (5) associe le lecteur (ou auditeur) aux propos tenus par *je*, soit *tu* (*vous*) + *je*, à ce stade de la démonstration – il s'agit là de l'emploi didactique de *nous*, qui illustre une relation enseignant-enseigné.

(1') C'est comme fait de langage que **je** le **poserai** ici…
(2') Accessoirement, d'une manière limitée, un temps périphrastique substitut de futur, que **j'appellerai** le prospectif.
(3') La polarité des personnes, telle est dans le langage la condition fondamentale, dont le procès de communication, dont **je suis parti**, n'est qu'une conséquence toute pragmatique.
(4') * **Je suis toujours enclin** à cette imagination naïve d'une période originelle où un homme complet se découvrirait un semblable, également complet, et entre eux, peu à peu, le langage s'élaborerait. C'est là pure fiction. ***Je n'atteins jamais** l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre.
(5') Dès lors la légitimité de cette forme comme « personne » se trouve mise en question. * **Je suis** ici au centre du problème.

Le *nous* d'auteur relève de contraintes syntaxiques particulières comme l'indique la comparaison entre (3) et (4) : en (3), malgré le recours à la 1re personne du pluriel et l'accord de l'auxiliaire au pluriel, l'accord avec le participe passé du verbe se fait au singulier, ici masculin, car il s'agit d'un auteur unique dont le référent est une personne de sexe masculin dans l'extra-linguistique. A ce propos, il existe de nombreux accords dits fautifs dans les ouvrages scientifiques, montrant que certains auteurs ignorent le fonctionnement syntaxique du *nous* d'auteur en accordant également le participe passé au pluriel. En (4), en revanche, l'accord tout au pluriel s'impose par la référence multiple, et non plus unique, dénotée par le *nous* collectif.

4.2. REPRESENTATION SYMBOLIQUE DE L'ENONCIATEUR-CHERCHEUR

Dans le cadre d'une « *convention de genre* » (Maingueneau 1990, 13), ici de discours scientifique écrit, le sujet s'avance masqué, sous couvert d'une énonciation aux contours estompés par le pluriel, tout en sachant pertinemment qu'il sera aussitôt démasqué. Ce détour stylistique ne peut fonctionner que dans un contexte socio-professionnel connu de tous, à savoir à l'intérieur d'un cadre de compétence et de sincérité énonciatives institutionnalisé, conférant par là-même à l'auteur son autorité, moyennant une prise de distance avec la figure de l'énonciateur-locuteur, *je*. Maingueneau indique en effet que « *cet énonciateur n'est pas un individu parlant en son nom propre (je), c'est, derrière lui, l'ensemble d'une communauté savante unanime* » (1999, 32). Même si j'adopte le point de vue de ce linguiste quand il avance que « *le* nous *permet au scripteur de demeurer dans le registre de la 1re personne tout en se démarquant du caractère individualisant qu'implique le* je*, difficilement compatible avec ces types de discours* », dans la mesure où « *par une sorte de 'contrat énonciatif' l'auteur se pose en délégué d'une collectivité investie de l'autorité d'un Savoir dont la légitimité repose sur une institution, et, au-delà, la Science* » (1999, 32), je pencherais pour ma part aussi en faveur d'une conception énonciative de la représentation de l'auteur (orateur).

Wilmet précise que « *le* nous *dit « de modestie » fragmente le « moi » de l'utilisateur (pluriel « interne »)* » (2003, 293). Tout se passe comme si on assistait à une dissociation, construite par un repérage mixte selon une identification seulement partielle, entre la personne (S_2) du sujet et le locuteur (ou scripteur) physique (noté S_{1p}) et symbolique (noté S_{1s}), avec lequel l'énonciateur-origine (S_0) s'identifie uniquement. Le locuteur physique unique relève d'un *je dis que* implicite, et le locuteur symbolique est marqué par *nous*, qui est la trace de la prise en charge assertive du discours en tant que tel (S_{1a}), identifié au support de la prédication (S_2 syntaxique) depuis une position bien particulière, qui est celle du chercheur (S_2 sémantique). Cette énallage de personne grammaticale permet de construire un site à l'énonciation de l'énonciateur-locuteur ($S_0 = S_1$) qui se fait le porte-parole (*persona* « porte-voix » ; « masque de théâtre ») d'un *moi* se définissant comme chercheur et faisant entendre sa voix en tant que tel uniquement ($S_{2 + \text{telle propriété-site}}$), comme la glose en (6) se propose de l'illustrer :

(6) *« Moi* (marqué par *nous*) *en tant que source de mes paroles en tant que chercheur* ($S_{2 + \text{telle propriété-site}}$)*, je tiens à* (locuteur symbolique S_{1s}) *dire* (locuteur physique S_{1p} = *je dis*), depuis ce site énonciatif ainsi construit et dont l'origine métalinguistique est l'énonciateur (S_0), *que je pense/crois/sais* (asserteur S_{1a}) *que p est le cas. »*

Ce qui permet de maintenir une distance entre l'énonciateur (S_0) et l'identité référentielle globale de la personne de l'auteur (S_2 sémantique) en tant qu'être humain, ou sujet anthropologique, à travers le point de contact qu'est le locuteur (S_1). *Nous* serait ainsi la trace d'une prise en charge relative au seul énonciateur-chercheur et indiquerait en même temps la non prise en charge de la part du sujet en tant que siège d'autres propriétés identitaires (représentées, par exemple, par ses relations amoureuses, amicales, filiales et parentales) et par là préserverait ce dernier de tout risque de confusion, voire de fusion, avec son être autre-que-chercheur. *Nous* est ainsi la marque d'un ajustement identitaire et énonciatif dans un cadre discursif professionnel, de type scientifique, dans lequel le pluriel est évocateur d'une identité énonciative explicitement située.

CONCLUSION

La théorisation du « sujet » donne ainsi lieu, dans la TOE de Culioli, à une typologie des sujets en tant que positions – repères – au sein du dispositif de repérage qui permet de

modéliser la relation entre le non-linguistique et le linguistique, et de ne pas conceptualiser seulement le « *discours* » et son seul producteur (le « *sujet parlant* » de Benveniste). Comme Ducrot (1982, 65), mais avec ses outils propres, Culioli remet précisément en cause « *l'unicité du sujet parlant* ». Il s'agit de distinguer la situation de locution de la situation d'énonciation-origine afin de rendre compte du fait que les instances subjectives de « *locuteur* » et d' « *énonciateur* » sont des construits métalinguistiques (séparables) et non des donnés. De même, il y a lieu de faire le départ entre syntaxe et sémantique – tout en les intégrant à part égale dans la théorie comme produits de repérages construits et non donnés – pour traiter le cas du « sujet de l'énoncé » : *terme de départ* de la relation prédicative et *sujet dans l'énoncé* (relatif au point de vue d'une personne) peuvent ou non coïncider, de sorte que la personne grammaticale n'est pas automatiquement un individu d'une part, ni, lorsqu'elle est identifié à un individu, un individu qui parle/pense et asserte, de l'autre.

Lorsque ces différents repères sont construits par identification successive, on obtient le marqueur *je* dans la modalité de l'assertion. Ce dernier peut être remplacé par le marqueur *nous* quand l'énonciateur, à savoir l'instance énonciative qui se porte garante des propos exprimés en tant que *locuteur symbolique*, n'est que le repère de /être chercheur exposant ses travaux/. Dans ce cas, l'identification n'est que partielle, dans la mesure où seul le site construit par la compétence conférée par cette propriété lui sert de repère.

Pour ma part, j'ai choisi de recourir au marqueur *je* dans cette présentation. Dans ce cas, l'identification partielle avec la propriété-site est construite pragmatiquement par les conditions énonciatives dans lesquelles je m'exprime, à savoir dans le cadre institutionnel de ma qualité (professionnelle) d'enseignant-chercheur indiquée en tête d'article. Ce lieu énonciatif – à la fois explicite et implicite – marqué par *je* rend ainsi compte du fait que les propos tenus lors du colloque devant les participants, et ceux du présent article, n'engagent énonciativement que la chercheure que je suis.

BIBLIOGRAPHIE

Benveniste, Emile, [1946] 1966. Structure des relations de personne dans le verbe, *Problèmes de linguistique générale* (*PLG* 1), Paris, Gallimard, TEL, Tome 1, 225-236.

- [1956] 1966. La nature des pronoms. *PLG* 1, 251-257.
- [1958a] 1966. De la subjectivité dans le langage. *PLG* 1, 258-266.
- [1958b] 1966. Les verbes délocutifs. *PLG* 1, 277-285.
- [1959] 1966. Les relations de temps dans le verbe français. *PLG* 1, 237-250.
- [1963] 1966. La philosophie analytique et le langage. *PLG* 1, 266-276.
- [1965] 1974. Le langage et l'expérience humaine, *Problèmes de linguistique générale* (*PLG* 2), Paris, Gallimard, TEL, Tome 2, 67-78.
- [1970] 1974. L'appareil formel de l'énonciation. *PLG* 2, 79-88.

Bouscaren, Janine, Chuquet, Hélène, Chuquet, Jean, et Gilbert, Eric, 2004. *Glossaire français-anglais de terminologie linguistique, Théorie des opérations énonciatives : définitions, terminologie, explications.* www.sil.org/linguistics/Glossary_fe/defs/TOEFr.asp

Chuquet, Hélène, et Hanote, Sylvie, 2004. *'Who's speaking, please?' Le discours rapporté*, Gap, Paris, Collection GramVoc, Ophrys.

Culioli, Antoine, 1968. La formalisation en linguistique. 1999a, 17-29.

- 1973. Sur quelques contradictions en linguistique. 1999a, 43-52.
- 1977. Note sur détermination et quantification. 1999b, 37-48.
- 1978a. The Concept of Notional Domain. 1990, *PLE* 1, 67-81.
- 1978b. Valeurs modales et opérations énonciatives. 1990, *PLE* 1, 135-155.
- 1978c. Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique. 1999a, 127-143.

- 1979. Conditions d'utilisation des données issues de plusieurs langues naturelles. 1999a, 67-82.

- 1980. Quelques considérations sur la formalisation de la notion d'aspect. 1999a, 145-158.

- 1981. Sur le concept de notion. 1990, *PLE* 1, 47-65.

- 1982. Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe. 1999, 95-114.

- 1984. Théorie du langage et théorie des langues. 1999a, 115-123.

- 1985. *Notes du séminaire de D.E.A. 1983-1984*, Poitiers, Département de recherches linguistiques (D.R.L.) de l'Université de Paris 7.

- 1986. Stabilité et déformabilité en linguistique. 1990, *PLE* 1, 127-134.

- 1987a. La linguistique : de l'empirique au formel. 1990, *PLE* 1, 9-46.

- 1987b. Formes schématiques et domaine. 1990, *PLE* 1, 115-126.

- 1990. La négation : marqueurs et opérations. 1990, *PLE* 1, 91-113.

- 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations*, Gap, Ophrys, Collection L'homme dans la langue animée par Janine Bouscaren (HDL), Tome 1 (*PLE* 1).

- 1991. Structuration d'une notion et typologie lexicale. 1999b, 9-15.

- 1992. De la complexité en linguistique. 1999b, 153-163.

- 1993. Les modalités d'expression de la temporalité sont-elles révélatrices de spécificités culturelles ? 1999a, 159-178.

- 1997. Accès et obstacles dans l'ajustement intersubjectif. 1999b, 91-99.

- 1998. Non mais, des fois ! 1999b, 135-141.

- 1999a. *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, Paris, Ophrys, Collection HDL, Tome 2.

- 1999b. *Pour une linguistique de l'énonciation, Domaine notionnel*, Paris, Ophrys, Collection HDL, Tome 3.

- 2002. *Variations sur la linguistique, Entretiens avec Frédéric Fau*, Préface et notes de Michel Viel, Paris, Klincksieck,

Culioli, Antoine, et Normand, Claudine, 2005. *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Paris, Ophrys, Collection HDL.

De Vogüé, Sarah, 1992. Culioli après Benveniste : énonciation, langage, intégration. *Lectures d'Emile Benveniste, LINX* 26, Nanterre, 77-108.

Ducard Dominique, 2011. N'importe quoi ! Le hors-sujet de l'énonciation. *La prise en charge énonciative, Etudes théoriques et empiriques*, P. Dendale & D. Coltier (éds.), Bruxelles, De Boeck Duculot, 183-198.

Ducrot, Oswald, 1982. La notion de sujet parlant. *Recherche sur la philosophie et le langage*, n° 2, Université de Grenoble, 65-93.

Dufaye, Lionel, 2009. *Théorie des opérations énonciatives et modélisation*, Paris, Ophrys, Collection HDL.

Filippi-Deswelle, Catherine, 2008 (6 juin). « Le sujet modal ou le maître du 'je' en question », communication non publiée, *La construction du sujet*, Colloque international et transdisciplinaire de l'ERIAC, organisé par Natalie Depraz, Anne Bénault-Lévita les 5, 6, 7 juin 2008, co-organisé par Catherine Filippi-Deswelle, Rolf Wintermeyer, Jose Vicente Lozano, et Laurence Villard, Université de Rouen.

- 2010 (14 mai). « Les personnes (grammaticales) en relation : ni fusion ni confusion », communication non publiée, Colloque « Première, deuxième, troisième personne », organisé par Natalie Depraz et Anne Logeay les 14 et 15 mai 2010, Université de Rouen.

- 2010 (11 juin). « La notion d'ajustement dans la TOE d'Antoine Culioli », présentation inaugurale non publiée de la Journée d'études du même nom, organisée par Catherine Filippi-Deswelle, à la Maison de l'Université (Mont-Saint-Aignan, Université de Rouen), en guise de

clôture du Séminaire des linguistes de l'ERIAC « Systèmes linguistiques », 2009-2010, animé par Catherine Filippi-Deswelle, Université de Rouen.
Hagège, Claude, 1985. *L'homme de paroles, Contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard, Le temps des Sciences.
Kerbrat-Orecchioni, Catherine, [1980] 2009. *L'énonciation*, Paris, Armand Colin, 4e edition.
Maingueneau, Dominique, 1990. *Elements de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Bordas, Nouvelle édition.
- 1999. *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette Supérieur, Nouvelle édition.
Normand, Claudine, 1986. Les termes de l'énonciation de Benveniste. *Histoire Epistémologie Langage*, VIII-2, 191-206.
- 2011. Antoine Culioli – Emile Benveniste : une filiation ? *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, 21.1, 85-97.
Valette, Mathieu, 2006. La théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli. *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises, Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*, Paris, Honoré Champion Editeur, Chapitre 12, 257-282.
Wilmet, Marc, 2003. *Grammaire critique du français*, Bruxelles, Duculot, 3ème édition.
Wyld, Henry, 2001. *Subordination et énonciation*, Gap, Paris, Ophrys, Cahiers de Recherche, Numéro spécial.
- 2011 (12 mai). « Modality and Validation », communication non publiée, Colloque international interlangues « Les modalités / Types of Modality » organisé les 12 et 13 mai 2011 à l'Université de Rouen par Catherine Filippi-Deswelle et Ana-Isabel Ribera.